

SOUVENIRS D'INCORPORATION (1915)

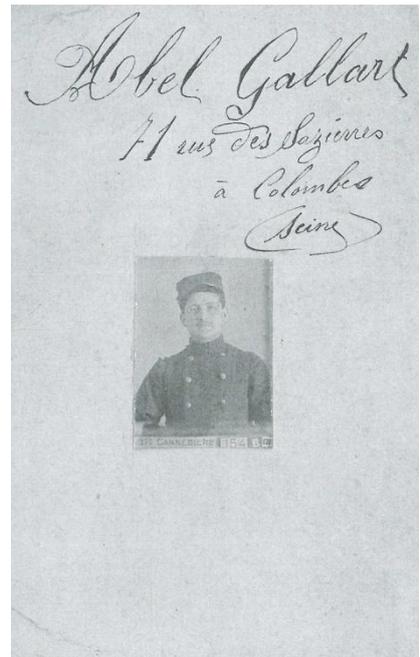
Josette GUERRIN

Par un message téléphonique, un inconnu m'a appris qu'il avait découvert dans des papiers de famille le journal intime d'un certain Abel Gallart¹, habitant Fréjus. Après des recherches, il avait réussi à retrouver sa famille à Fréjus. Et c'est ainsi, grâce à la gentillesse de cet inconnu, que nous pouvons évoquer les premières journées d'incorporation de mon grand-oncle, qui avait consigné ses impressions dans un carnet. Il était affecté au 22^e régiment d'infanterie coloniale, basé à Marseille.

« Le 24 février 1915 : Parti de Paris par le train de 10 heures du soir.

Le 25 : Arrivé à Marseille à 3 heures de l'après-midi. Je me rends à la caserne D'Aurelle. Je donne ma carte d'appel, on attend dans l'escalier jusqu'à 6 heures ½ et comme on ne nous appelle pas, je sors, je prends le train de 7 heures et je vais coucher à Fréjus. Je vois mes parents.

Le 26 : Parti de Fréjus à 8 heures 30 du matin, j'arrive à Marseille à 11 heure ½. Je rencontre un Parisien de Neuilly. Nous allons déjeuner à la Ménagère, on mange très bien pour 2 F. Comme il fait beau j'allume un cigare et je me rends à pied à la caserne qui se trouve à 20 minutes de marche sur le boulevard de la Corderie, sur la route d'Endoume... J'arrive... Après 1 heure d'attente on m'inscrit sur les rôles et je suis affecté à la 22^e compagnie. Le soir à 5 heures ½, nous n'avons ni lit, ni chambre. Je vais diner en ville au Mont Ventoux. Nous mangeons assez bien et c'est bon marché. C'est à la portion... à l'addition : 1F 50. Je rentre à 9 heures. Je recherche ma chambre et par hasard je la trouve... mais pas de lit, pas de couvertures jusqu'à demain.



Le 27 : On n'a presque pas dormi... le froid et la dure... l'énerverment. À 6 heures, réveil. On se débarbouille. Je remonte à la chambre. Je réclame le café au caporal, il m'envoie au magasin, nous touchons deux marmites et des quarts pour chacun. Je suis désigné pour aller au café. À 7 heures, rassemblement dans la cour pour la parade des condamnations. Nous voyons défilé 9 condamnés (tous pour désertion). À 11 heures nous remontons à la chambre, nous touchons chacun une gamelle et une cuillère. Comme menu nous avons : soupe grasse, haricots maigres, bœuf en sauce. La cuisine est bien faite, c'est bon, mais les portions sont un peu petites. Après la soupe nous allons à la visite d'incorporation. On nous regarde superficiellement. On prend des notes sur notre vue, notre ouïe et notre cas de réforme, notre poids, la taille et le tour de poitrine. Puis nous allons à la soupe. Nous avons soupe, pois cassés et bœuf nature. C'est toujours le même menu, je n'en reparlerai plus.

1 Abel Gallart, né à Puget-sur-Argens le 4 octobre 1881, décédé à Fréjus le 5 novembre 1964. Ses parents étaient espagnols, originaires du département de Gérone (Catalogne) ; lui était bouchonnier et elle couturière puis bouchonnière.

Le 28 : C'est dimanche, le réveil est à 6 heures ½ ... Rassemblement à 7 heures et en route pour la vaccination contre la variole. A 10 heures nous sommes libres, je sors en ville et je vais me promener sur le port, qui par ce clair soleil prend un aspect magnifique et si gai à voir. La foule, élégante, évolue... On ne dirait pas que dans la même France d'autres villes ne sont que ruines et désolations. Au théâtre on joue Faust, j'ai eu un moment l'intention d'y aller, mais le port, son mouvement et ses bateaux retiennent ma préférence et puis il fait si beau !!!

1^{er} mars 1915 : Réveil... café... rassemblement... exercice... soupe... rien à signaler. À midi, rassemblement pour l'habillement. Nous partons à une heure, nous traversons tout Marseille, et l'on nous habille. Nous touchons : souliers d'instruction, souliers de repos, pantalon (le mien est à côtes), vareuse, képi et capote. Nous avons l'air d'être dans des sacs.

Le 2 mars : rien à signaler.

Le 3 mars : On dit que le 22^e colonial a perdu 1200 hommes dans une récente bataille. Il part aujourd'hui 150 hommes pour le renforcer. La semaine dernière, il en était parti autant. Notre dépôt fournit le 22^e et le 42^e colonial. On parle de nous faire partir dans quelques jours pour Cassis pour finir de nous instruire. Aujourd'hui comme le départ a laissé des lits libres, je pense de coucher dans un lit.

5 mars : hier, rien d'intéressant, sauf que j'ai un lit pour moi, c'est beaucoup ! Ce matin, le commandant nous a fait un speech dans la cour. Il nous a dit que le 22^e se couvrait de gloire et qu'il espère que suivant la trace de nos aînés nous irons cueillir des lauriers sur les frontières d'Allemagne et que nous achèverons la victoire finale si brillamment commencée par nos aînés. Un lieutenant de retour du front et venant chercher un autre renforcement nous a, sur l'invite du commandant, raconté le dernier combat soutenu victorieusement par le 22^e colonial, la prise d'une tranchée et certaines ruses de la guerre dont je retiens celle ci-dessous : les Allemands s'avançaient sans armes, les bras en l'air. Arrivés à quelques mètres des Français, ils retournèrent une musette, qu'ils portaient derrière, en sortirent des grenades à main et en arrosèrent les lignes françaises qui étaient fauchées par la mitraille. Les Français reculent vivement et se sauvent hors de portée, mais là, ils se reforment et fusillent les Allemands qui n'ayant pas de fusil n'étaient dangereux qu'à quelques mètres. Il a fini en nous disant qu'en 3 jours le 22^e colonial a mis au moins 1500 ennemis hors de combat, mais il n'a pas parlé de nos pertes. L'affaire dont nous parlait le lieutenant se déroulait du côté de Beausejour et j'ai su par un ancien que le 22^e marche en cet endroit avec le 42^e colonial. Après midi, j'ai été de corvée au tir. J'étais dans la tranchée pour signaler les points, pour chaque tireur on bouchait les trous des cibles, il y a eu également des tirs de mitrailleuses. On se serait cru en face l'ennemi.

8 mars : Aujourd'hui, départ pour Cassis du nouveau contingent. Il est arrivé de Cassis un détachement qui partira demain pour le front. Après-midi on nous reforme en groupes complets, car depuis que nous sommes arrivés il y a beaucoup de malades et il y a en a pas mal qui sont réformés ou passés dans le service auxiliaire. Je suis affecté au 25^e groupe. Nous changeons de chambre et de nouveau nous couchons par terre. C'est notre instructeur qui passe chef de notre chambrée, il est très sérieux. C'était dans le civil un préparateur en pharmacie. Je pense que nous mangerons mieux, du fait que la nourriture sera mieux répartie, mais nous serons moins libres pour les appels de présences et les corvées. Nous avons dans notre chambrée beaucoup de Niçois. La plupart sont des inscrits maritimes, je crois d'ailleurs que tous les inscrits maritimes de la région, reconnus bon pour le service, ont été incorporés à notre dépôt. Ce sont des gens généralement très courageux, ceux qui iront sur le front feront sûrement leur devoir, mais pour le moment c'est à celui qui en fera le moins. Ayant servis dans la marine, ils n'aiment pas l'armée de

terre et on sent qu'ils sont vexés de ne plus être marins. Je remarque qu'ils se laissent moins surprendre par les situations imprévues que les recrues des villes ou de la campagne. Ils ont mieux, aussi, le sens de la situation.

10 mars : À 9 heures départ pour recevoir notre équipement complet : sac, ceinturon, cartouchière, musette, bidon... Retour à 11 heures. Nous sommes en retard d'une heure pour la soupe.

11 mars : Le matin, exercice. Le soir à 1 heure, départ du quartier. On ne nous dit pas où nous nous dirigeons. Nous traversons tout Marseille au pas cadencé, jusqu'à la place Castellanne, là, nous prenons le pas de route, nous passons devant la gare du Prado, on nous dit alors que nous allons au champ de manœuvres de la cavalerie. En effet nous arrivons. On nous fait faire des mouvements de compagnie, puis retour au quartier. Nous arrivons à 4 heures ½. Nous avons fait environ 12 km.

12 mars : je suis très enrhumé, j'ai toussé toute la nuit, j'ai la gorge en feu. Le matin exercice dans la cour du quartier, l'après-midi revue en tenue de campagne. Départ sac au dos. Nous allons manœuvrer au Pharo, retour à 4 heures ½. J'ai pendant la pause l'occasion de causer avec des blessés qui sont désignés pour le premier départ au front. Ils sont tous complètement désillusionnés. Chacun cherche à rester en arrière le plus longtemps possible. D'après leur dire nous n'en avons pas fini avec la guerre, car ce serait tout juste si nous tenons, d'après eux, les troupes noires. Dès qu'ils entendent le canon, disaient-ils, ils ne veulent plus avancer.

Ce soir l'adjudant-chef nous a prévenus que nous partirons demain pour Cassis.

14 mars : Nous avons eu "contrordre". Le départ pour Cassis a été différé à lundi 15 mars. Hier nous avons eu une marche d'entraînement jusqu'au terrain de manœuvres de Montfuron. Ce n'est pas loin, 10 km aller-retour, mais le sac était lourd et il faisait chaud. Heureusement que l'adjudant n'a pas forcé la marche, nous avons marché tout le temps au pas de promenade. Pendant la pose nous avons fait concert. Il y avait trois bons chanteurs : Issaura, le baryton du casino de Toulon ; un ténor-léger de Saint-Raphaël, que je ne connais que par son sobriquet, il est surnommé l'anchois ; et un comique qui était un lignard [?] qui s'est trouvé là. Nous avons passé une demi-heure agréable.

Ce matin, j'ai rencontré un ancien camarade de Cannes, Baptistin Orengne surnommé Robinet. Nous avons cassé la croute ensemble. Nous avons eu à 9 heures la revue du capitaine en tenue de campagne, sac complet. Après-midi je suis allé me promener sur le bassin de la Joliette, j'ai vu partir le Ville de Tunis et vu arriver le Massilia.

16 mars : Nous sommes partis de Marseille hier à 10 heures ½ de la caserne d'Aurette. Nous avons pris le train à la gare Saint-Charles à 11 heures ½ ... arrivés à Cassis gare à midi ½ et nous voilà partis pour la Bedoule. La route monte tout le temps et elle est très poussiéreuse. Le paysage est montagneux, le sol aride et rocailleux, la végétation maigre, quelques pins maigrelets, le soleil est dur, il fait très chaud sur la route. Nous avons 7, 500 km à faire. Nous avons fait deux poses. Un lieutenant nous conduit. Il n'ouvre jamais la bouche sans parler de prison. L'adjudant est un petit Corse, qui ne décolère jamais. Il a l'air hargneux, d'après ce que l'on dit, il fait du service et il n'est pas bien vu. Nous sommes arrivés à la Bedoule à 3 heures. On fait les sections. Je passe dans la 5^e section, 19^e escouade, 28^e compagnie, cantonnement de la Bedoule. Nous sommes cantonnés dans une grange... 150 hommes. On nous fait la distribution des couvertures, paillasse et un sac de couchage en toile cirée. Ce matin on a nommé 2 cuisiniers pour 5 jours. Ici on fera la cuisine à tour de rôle pendant 5 jours. On nous a également distribué les marmites, plats, seaux de campagne. J'ai été ce matin de corvée d'ordinaire. Nous avons touché pour 150 hommes : 50 kg de viande frigorifiée, 50 kg de pommes de terre et carottes, café,

sucres, graisse et 60 kg de bois. À midi rassemblement. Le caporal me punit de corvée parce que je ne suis pas au garde-à-vous.

17 mars : Ce matin réveil à 5 heures, rassemblement à 6 heures, départ pour le terrain d'exercice jusqu'à 10 heures. Après dîner on nous a vaccinés contre la typhoïde, puis on nous a payé les frais de route. J'ai touché 7,50 F. Ensuite on nous a fait la piqure antidiphthérique sur l'omoplate droite. J'ai ce soir tout le bras ankylosé et la fièvre commence à se faire sentir. Avec mon rhume, ça me mets dans un bel état ! Ce qui me console c'est que les camarades ne sont pas mieux.

18 mars : Aujourd'hui on est au repos. Il y en a beaucoup qui sont fiévreux. Pour ma part, je n'ai pas beaucoup à me plaindre, ça ne m'a pas trop fatigué, mais il y en a six qui ont perdu connaissance. Ce soir on nous a armés des fusils Gras et baïonnette.

19 mars : Ce matin nous recommençons. À l'exercice notre lieutenant reçoit l'ordre de partir sur le front. C'est un officier de réserve, il est dans le civil employé de bureau à la Guyane. Pendant que j'écris, il y a un grand bal dans la chambre avec intermède de chant. On revient comme à 20 ans ! Qui dirait à nous entendre que nous sommes tous, ou presque, père de famille ! Il faut qu'un sergent nous menace de la taule pour nous faire coucher. Pour améliorer notre ordinaire nous versons tous les jours 2 à 3 sous chacun. Je suis pour quelques jours trésorier de l'escouade, le secrétaire comptable est Hautesseve, un instituteur de Toulon.

20 mars : Aujourd'hui samedi on nous conduit aux douches. J'avais demandé une permission de 24 heures, elle m'a été refusée. Ce soir départ pour le front d'un renforcement de 400 hommes, pris moitié ici, moitié Cassis.

21 mars dimanche : Ce matin on a demandé une vingtaine d'hommes, de ceux qui avaient été incorporés avec moi et qui avaient déjà fait 6 mois de service. Ils ont été dirigés avec un sergent sur Cassis, avec un jour de vivre et armés de fusils Lebel. Ils ont touché le linge d'hiver : chandail, chaussettes, passe-montagne. Ils ne savent pas si c'est pour partir au front ou aux Dardanelles. Mes deux camarades de lit m'ont chargé de prendre leurs lettres et de leur expédier dès que je saurai leurs adresses. J'en reparlerai quand je saurai leur destination. On dit aussi que c'est pour faire des instructeurs. Aujourd'hui, j'ai été faire une petite promenade dans les alentours de la Bédoule. Je suis allé jusqu'à Roquefort, qui est un petit hameau dépendant de la Bédoule, situé à 2,5 km au nord de celle-ci. Comme paysage c'est pittoresque. À droite et à gauche de la route on remarque des collines rocheuses aux pentes escarpées et couvertes de forêts de pins. Les vallons et les bords de la route sont cultivés. On remarque des plantations de vignes, des champs de blé et d'avoine qui entourent les fermes bâties çà et là, un peu au hasard. On rencontre beaucoup de carrières de chaux et de ciment. En somme, l'air est vif et l'eau est fraîche, pour un chasseur ce serait le pays du rêve, car le gibier abonde : lièvres, lapins, perdreaux, ne sont pas rares.

24 mars : Aujourd'hui 2^e piqure du vaccin, comme j'avais beaucoup souffert à la première, je me suis esquivé, d'ailleurs je n'ai pas beaucoup confiance à son efficacité et de plus je les crois dangereuses car un homme de mon escouade a été amené à l'hôpital, malade des suites de la première piqure avec tous les symptômes de la fièvre typhoïde.

26 mars : Aujourd'hui j'attrape 4 jours de consigne avec le motif suivant : a quitté le rassemblement, étant malade pour esquiver la théorie des malades, ordre de l'adjudant Bacci... Je m'étais fait porter malade ce matin à la visite de 9 heures. Le major me reconnaît et me donne 2 jours de repos et exempt de service. Au rassemblement de midi, je suis en retard de 5 minutes, parce que j'avais été chercher mon pansement et l'infirmier

n'étant pas là, j'avais attendu. L'adjudant Bacci m'additionne 2 jours de salle de police et me dit que je ne devais pas quitter le cantonnement le soir. Le camarade qui avait été évacué sur l'hôpital le 24 est mort. Cette nouvelle a causé une douloureuse impression dans notre chambrée. Aujourd'hui je suis planton de chambrée, j'ai un peu plus de temps que les autres jours, je vais tâcher de dépeindre le service sanitaire de notre cantonnement. La Bédoule est un petit village qui ne possède ni médecin civil, ni pharmacien, donc impossible de se procurer des médicaments, ou de se faire donner des soins ailleurs qu'à l'infirmerie militaire. Là, comme médicament, il y a une dizaine de rouleaux de bandes de pansements, 500 grammes de coton hydrophile, 20 sous de teinture d'iode, quelques cachets de quinine, une dizaine de flacons de diverses drogues et 5 boîtes de pommades diverses, le tout ne pèse pas plus de 3 kg. C'est dire que la plupart des malades, même reconnus, ne peuvent être soignés. Le médecin major n'habite pas ici. Il arrive ordinairement de 3 heures à 4 heures de l'après midi et sitôt la visite finie il repart. Je pense sans être sûr, qu'il habite à Aubagne. Aujourd'hui encore un de ma chambrée est évacué sur Cassis pour la fièvre. Je ne croyais plus à avoir à parler de ma punition, mais au rapport de midi, ordre du capitaine, mes 4 jours de consigne sont changés en salle de police et ce soir je coucherai donc à la boîte.

30 mars : j'ai cette nuit pour la première fois de ma vie couché à la salle de police. Nous étions trois punis, mais moi je n'y rentre que le soir à 7 heures. Les autres punis de prison n'en sortent pas. L'un d'eux avait 6 jours pour s'être disputé avec son caporal, l'autre 30 jours pour s'être provoqué une maladie et l'entretenir, il a mal aux yeux. Ce matin il y a un nouveau départ parmi ceux qui ont été incorporés avec moi, mais qui ont plus de 6 mois de services. Ils vont être dirigés sur Fréjus, pour former une compagnie de marche. Je voudrais bien en être, ça me ferait passer quelque temps à la maison, mais d'un autre côté nous sommes mieux de rester ici, nous ne serons pas si vite mobilisables et ça nous fera gagner quelque temps pour monter au front.

1^{er} avril 1915 : Ce matin, au rapport, on a demandé un coiffeur pour couper les cheveux aux hommes. Je me suis présenté et je suis nommé perruquier de la section. De ce fait, je suis exempt de corvée et aujourd'hui et demain je ne vais pas à l'exercice. J'ai dû me procurer des outils : une tondeuse, un rasoir, un peigne et un blaireau. J'ai été voir un coiffeur du village qui m'a prêté ce dont j'avais besoin. Aujourd'hui, j'ai fini ma punition. Je pense bien que je n'en écoperai plus. »

Le journal d'Abel Gallart se termine sur ces mots. Il est parti pour des lieux moins calmes : bataille de la Marne, etc. Et il a eu la chance de revenir sans trop de dommages à Fréjus, où il a pu cultiver ses vignes dans la vallée du Reyran. J'allais souvent lui rendre visite, jusqu'à un triste soir où un flot tumultueux a tout emporté. Il est mort en 1964.



